

UN COIN PERDU



Le campement en plein taillis, au bout du monde.

nants et sanguinaires que dans le taillis. Vu leur peu de goût pour la fumée des cigarettes, nous allumons à trois et les boucanons avec ardeur.

—Sauvons-nous au plus vite.

Déposé entre deux billots qui servent de quai, le canot reçoit les sacs et de porté redevient porteur. Nous avons soif, mais l'eau sent si mauvais que personne n'oserait en avaler une gorgée. Il vient ici des originaux, comme en témoignent des carottes de néuphars arrachées de la vase et abandonnées. D'un peu loin, elles ressemblent à des épis de blé d'Inde dont on a mangé les grains.

Des feuilles décolorées couvrent la surface de l'étang. Celles de clageux surtout, rongées des insectes et racornies, brunies, noircies. Malgré le peu de profondeur, l'eau est presque noire, et partout flotte l'odeur de pestilence. Sauf les mélanges à tête noire, pas un signe de vie. Sauf aussi d'énormes sangsues, larges du doigt, qui ne demanderaient pas mieux que de continuer l'oeuvre des maringouins et nagent autour de nos bottes.

Par chance que ce trou de malheur n'est qu'une cuvette. Nous le traversons en cinq minutes, les avions ramenant autant d'herbages, de cordelettes, de détritiques, que d'eau sale. Partis dans la boue, nous accostons dans la boue.

—Pas gai...

—Pas très.

—Le lac suivant?

—Plus grand et plus propre, presque convenable. Ce qui est heureux, car l'on y couchera. Le soleil baisse et nous ne saurions aller plus loin. Ailleurs, pas d'endroit où camper. Il n'y aurait que la montagne, passé la dernière savane, mais nous n'aurions pas d'eau à la main.

Un nouveau portage qui ressemble au premier. Avec cette différence qu'un plus grand nombre d'arbres renversés retardent la marche. Quelques-uns ont un diamètre de douze et quinze pouces, et des branches en proportion. A chacun d'eux, il faut se tirer aux cartes pour franchir l'obstacle. Nous nous remettons à ramper, contourner, jouant de la hache et du couteau, jetant ici un sac et le reprenant, nous essouffant à trois autour du canot, qui n'a ni la taille ni la flexibilité d'une couleuvre verte.

A mi-chemin, une éclaircie où c'est l'habitude d'arrêter. Un peu comme une oasis dans le désert. Il n'y a pas d'eau.

CHASSE ET PECHE

ches, glissent sur la mousse humide, buttent contre les corps morts, enfoncent dans le bois pourrissant. Personne ne sait à quel moment il va s'asseoir sur son derrière, planter chène les bras en avant ou s'éveiller les quatre fers en l'air, entraîné par le poids qui l'écrase.

Ça et là, des arbres entiers obstruent l'étroit chemin. On enjambe ou l'on rampe par-dessous. Ce qui oblige à se séparer des fardeaux, pour s'en recharger après l'obstacle. De temps à autre, il est plus expéditif de couper à la hache et pousser les morceaux de chaque côté de la trall.

J'aime ce mot trall, malgré sa saveur anglaise. Rien ne le remplace en forêt, où il a un sens, une signification, une profondeur que d'autres termes ne rendent pas. La trall, c'est ensemble la sente, le sentier, le portage, l'imprévu et l'inconnu, l'espoir d'arriver, l'effort qui mène au but.

Il fait chaud, l'air manque, les branchages nous entourent. Le soleil plombe et nous suons à grosses gouttes. A mesure que l'odeur de transpiration se répand, les maringouins s'éveillent à la vie et attaquent. C'est à qui se gonflera d'un sang que nous défendons mal. Peu libres de nos mouvements, nous ne saurions écraser à vingt endroits à la fois. S'il est vrai que seules les femelles de l'espèce s'amuse à piquer, il n'existe pas un mâle à dix lieues à la ronde. Ce qui paraît à l'encontre du sens commun, les insectes du lieu ne pouvant, pas plus que d'autres, se réclamer de la génération spontanée.

Le chemin, ou ce qui en tient lieu, oblique vers la gauche pour dévaler ensuite une longue pente. Il est moins embarrassé de broussaille, mais rempli de cailloux ronds qui nous partent sous les pieds. Sensation de fraîcheur et senteur d'eau. Nous approchons du premier lac qui est un étang, presque un trou de boue. Un détour, un dernier effort, et voici la berge basse où nous accueillent une demi-douzaine de mélanges, perchées dans les branches, qui chantent le soleil et l'air bleu de leur joyeux chickadi-di, chickadi-di-di-di...

Nous nous arrêtons pour reprendre souffle, mais pas pour longtemps, car les moustiques abondent, plus entrepre-

Un chemin de portage s'ouvre, que trois autres suivront. Nous ne verrons qu'après le dernier les lames bleues ou vertes du Mondonac, dans son prolongement vers le sud. Il faudra pagayer sur une distance de six ou sept milles, pas beaucoup moins, avant d'atteindre la partie imposante du lac, longue d'autant et large de quatre. Nous serons dès lors au point de division des eaux, qui coulent en direction du nord par lacs et rivières, pour se joindre à celles du Saint-Maurice à Sanmaur.

Entre temps, flâner n'est pas de saison. A cause de la distance, des difficultés du terrain, nous coucherons en route. Impossible de dresser la tente ailleurs que sur le second lac à la hauteur des terres, comme disent les gens du pays. Les autres sont des trous infects et croupissants, couverts de feuillages qui sentent la pourriture. Sans tenir compte de nuages de moustiques et des mouches noires qui n'eurent pas le bon esprit de se laisser mourir.

Nous partons sac au dos, Lusignan battant la marche avec le canot, les mains rivées aux bords, pour l'empêcher d'osciller d'arrière en avant.

Il ne passe à peu près personne en ce coin perdu, et l'étroit sentier paraît plus embarrassé que jamais. Les herbes viennent à la ceinture et cachent le sol. A cause des branches qui barrent la route, nous nous tenons éloignés l'un de l'autre, pour ne pas recevoir par la figure celles que pousse et plie l'homme qui va devant. Une branche ainsi violemment reprend sa position et frappe comme un fouet. Elle peut couper la peau ou crever un oeil.

—Il y en a pour longtemps dans le genre?

—Six portages, et celui-ci le plus facile.

—C'est le temps de s'armer de courage...

—De tenir aussi l'embarcation, les courroies des sacs, la carabine, la hache dont on aura besoin, et quoi encore?

Les pieds s'accrochent dans les racines, les lianes, des chapelets de lycopodes d'un incroyable vert qui ne ternit jamais, et qui ressemblent à de minuscules sapinages. Ils roulent sur les ro-

NS LA MONTAGNE

mais de l'espace, de l'air, de l'ombre, des roches où s'asseoir. Un quadrilatère de vingt pieds carrés et de l'herbe courte. Des bleuets et des quatre-temps, dont les teintes s'opposent. De l'immortelle d'un blanc parfait, et nous avons les couleurs du drapeau de France.

Lusignan accote le canot entre deux troncs, les autres jettent à bas les sacs et s'étirent les bras. Une cigarette va prendre dix minutes, ce qui permet de respirer. Lusignan, lui, préfère grignoter du chocolat.

—Du charbon dans la fournaise.

Il a raison. Quand nous sommes fatigués, fourbus, rendus à bout, il n'y a rien comme quelques bouchées de chocolat, deux ou trois cuillerées de miel, quelques onces de sucre pour remettre en train. Du carbone, de l'énergie. Nous n'y pensons pas toujours, mais le remède est souverain.

Le préposé au canot exige peut-être plus de combustible que les autres. Il ne porte pas plus sous l'angle poids, mais son fardeau se trébuche mal. L'esquif a seize pieds de long, pèse soixante-douze livres. Il a la fâcheuse tendance de se balancer d'arrière en avant et vice-versa, de sorte que l'homme dessous se livre à des prodiges d'équilibre pour le maintenir dans la position désirée. Il marche en même temps, ne doit pas perdre pied, tient l'embarcation à un angle d'environ quarante-cinq degrés, pour voir clair devant lui. Il n'est pas un portageux d'expérience qui ne préfère un havre-sac de cent livres et plus à un canot qui en pèse vingt-cinq de moins.

—On repart ?

—En avant, les chevaux !

Le mot n'a rien d'exagéré, nos tâches étant de celles qu'on abandonnerait à un cheval ou deux, si des bêtes de somme pouvaient suivre.

Et voici la pièce d'eau vers laquelle nous tendons depuis le matin. Pas grande, mais propre, assez profonde, avec des joncs et des sagittaires, des nénuphars jaunes, une ceinture de cornifères qui sentent la résine, le tanin, la gomme d'épinette. Ce qui vaut mieux que les émanations de moisi et de pourriture.

Telle quelle, et se montrerait-elle dix fois moins accueillante, nous devons l'accepter. Le crépuscule s'annonce et nous ne saurions pousser plus avant. Le malheur, c'est que les abords sont abrupts partout, sans une parcelle de terrain plat où nous installer.



Le petit étang aux casters, vu du haut de la montagne.

Je me souviens d'avoir campé à l'entrée du troisième portage il y a cinq ans, de l'autre côté du joli lac, en compagnie du guide Edouard Lemieux et d'un autre.

—C'est côteux, un peu loin de l'eau, mais on n'en meurt pas.

—Allons voir.

En cinq ans, les arbres et les aulnages ont si bien poussé qu'il ne reste rien de l'ancien espace libre. A peine si je reconnais l'endroit. Le vent s'élève aussi, ce qui n'encourage pas à culminer sur un sol riche en débris végétaux. Sans compter que nous serions à cent pieds du lac.

Il y a cinq ans, il commençait à pleuvoir. Nous n'avions pas le temps de choisir et les risques de feu n'existaient pas. Le problème était plutôt d'en allumer un et de le garder.

Nous nous rembarquons, entreprenons le tour du lac en suivant les rives, dans l'espoir d'une grève plus ou moins hospitalière.

La seule qui s'offre, à gauche de notre point d'arrivée, semble parfaite dans sa partie submergée. Hors de l'eau, à peine une bande de sable de quatre pieds. Assez pour le feu, non pour la tente. Comme nous n'avons pas l'embaras du choix, nous décidons de dresser celle-ci en face du foyer à naître, en plein taillis, après avoir abattu une demi-douzaine de bouleaux jeunes, nivelé le terrain, le rembourrant de branches, de sapinages, de sable et de mousse humide.

—A la guerre comme à la guerre.

Le lit sera en pente, inégal, bossué. Nous dormirons quand même. Qu'il ne pleuve pas dans la nuit, car ce serait le désastre, que nous ne saurions conjurer d'aucune manière. L'eau venant par les pentes nous envahirait. Il est sans doute une Providence pour les aventuriers, comme pour les ivrognes, car le firmament, d'un bleu sombre et piqué d'étoiles, le restera jusqu'au matin.

Il arrive que le campement est l'un des plus froids de notre expérience. Dès la brunante, nous tremblons de froid. Tricot par-dessus tricot, nous n'arrivons pas à nous réchauffer. Même autour des flammes. Nous sommes dans un trou, au bas d'un flanc de montagne,

qu'escalade vers la gauche une véritable pyramide de roches granitiques. On dirait que des courants d'air glacé en descendent, poussés dans notre direction. Il y a là une sorte de faille que rien n'explique, sinon un caprice de la nature, dont le voisinage transit et sur laquelle flottent des brumes qui ajoutent à notre désagrément.

La dernière bouchée expédiée, chacun se glisse dans son sac avec ce qu'il a de hardes sur le dos. Au faite de la tente, nous retrouvons les araignées qui nous suivent depuis le lac des Baies. Une centaine au moins, petites, paisibles, qui ne nous veulent point de mal et que nous ne dérangeons pas. Mieux vaut un cent d'araignées du genre qu'une couple de maringouins à moitié figés, aptes à se réveiller par la vertu de la chaleur animale qui se dégagera de corps anéantis.

Nous nous éveillons le lendemain à l'invite du soleil, devant un lac de brume, dans un silence solennel que brisent les coinceins d'une cane appelant ses jeunés. Des corneilles au loin, ou des corbeaux. Un étourneau noir promène son deuil éternel, tandis que des mésanges, quelque part au-dessus de nos têtes, jettent vers le ciel leur appel. A l'eau, des sangues rougeâtres nagent d'un mouvement de gros vers. La nature au saut du lit, qui se prépare aux tâches de la journée.

—Pas de lamination et l'on part de bonne heure.

—Brume ou pas brume.

—On fonce dedans si elle ne lève pas. Le lac est grand comme la main et nous savons d'où part le prochain portage.

Nous nous divisons les préparatifs et appareillons à l'heure fixée, l'estomac lesté de galette de sarrasin, elle-même arrosée d'un café qui embaume.

Le sentier ressemble aux précédents, avec cette nuance qu'il est pire. A partir de son milieu, il donne dans une baissière humide, favorable on ne peut plus à la végétation, qui met à croître une ardeur presque scandaleuse. Nous n'affrontons pas que des aulnes et des bouleaux maigres, mais des framboisiers piquants et plus haut que nous, qui s'accrochent l'un à l'autre et ne veulent

se séparer, des noisetiers en fruits, du sureau blanc et du pigamon passé leur, poussés eux aussi en orgueil, mouillés de rosée et remplis d'insectes qu'ils lâchent sans pitié sur les envahisseurs.

Un autre trou vaseux, couvert de feuilles moribondes, puis le dernier portage à mettre derrière nous et non le moindre. Il a deux milles, alors que bout à bout les trois autres ne couvriraient pas quinze arpents. Dieu sait pourtant qu'on ne les franchit point au pas de course, mais le quatrième l'emporte en agréments variés.

J'avertis les compagnons de se raidir contre les surprises.

Après une promenade de dix minutes dans les branchages et les roches traîtresses, qui basculent sur elles-mêmes ou fuient sous la semelle, voilà que le sentier s'aventure en terrain découvert, qui ressemble de loin à de la prairie et se trouve être la pleine savane. L'eau sourd à travers le sol mou et l'on évite d'y enfoncer en suivant un trottoir de huit pouces, constitué de billots juxtaposés, l'un d'une grosseur, le voisin d'une autre, les deux mouillés et glissants.

—Tombera, ne tombera pas!

—Qui passe le premier?

Chargés comme nous le sommes, nous dansons des pas fantastiques, cherchant notre équilibre et le perdant, caçons dans la vase jusqu'aux chevilles,

chaque fois que nous ne réussissons pas à nous maintenir sur la passerelle primitive. Il y a ça et là, comme il se doit en marécage qui se respecte, de jolies coupes de sarracénies, remplies d'eau et d'insectes noyés, mais nous n'y allons pas voir. Les soucis du moment ne sont pas d'ordre botanique.

Nous passons du sol mou au ferme, pour retomber aussitôt dans une seconde savane, guère plus réjouissante que l'autre, offrant le même charme de billots protecteurs, disposés là en des temps anciens par les gardes forestiers ou des voyageurs comme nous. Peu après, le ruisseau qui se tient d'ordinaire à sec, mais cette fois à pleine eau. Nous le traversons dans le canot qui sert de pont, notons en aval une chaussée de castors récente, haute d'environ trois pieds. Ceci explique cela. Viennent ensuite, en succession rapide, deux côtes de sable si raides que nous les montons en partie sur les genoux. En haut, c'est comme l'épine dorsale de la montagne, d'où l'oeil plonge vers les cimes des pins et des épinettes, à droite et à gauche, à perte de vue.

—Nous arrivons?

—Encore une petite heure!

A quelques arpents, un lac rond, une mare plutôt, où l'on aperçoit avec les jumelles deux cabanes de castors. C'est là la retraite profonde des ouvriers du barrage d'en bas.

Désormais, la sente est parfaite. Elle s'en va à travers les arbres, propre et

large, sèche, et l'on y marche comme dans le chemin du Roy. Quelqu'un nous y a précédés, qui coupa le Saint-Michel trop épais, aux endroits où il tendait à obstruer le passage. On ne saura jamais le nom de ce bienfaiteur.

Des montées et des descentes, honnêtes dans l'ensemble. A un tournant, au moment de nous engager dans la dernière pente, une trouée de bleu ensoleillé à travers les feuillages. C'est la pointe avancée du Mondonac, à son extrémité sud. Il est deux heures et l'eau nous vient à la bouche, rien qu'à la pensée de manger.

Harry Bernard

RENSEIGNEMENT UTILE AU PÊCHEUR

Si vous avez une canne à mouche qui a tendance à se courber, ce qui nuit à son bon fonctionnement, ne la mettez pas au rancart, ou encore, n'essayez pas de la redresser en la forçant, de quelque manière que ce soit, à reprendre sa position normale; je ne crois pas que vous puissiez réussir et vous risqueriez de la briser. Pour rectifier sa mauvaise tendance, il suffit d'enlever les oeillets et de les replacer exactement à l'opposé de la place qu'ils occupaient, et, dès lors, votre canne peut agir pratiquement comme une neuve.

Pour une vie plus agréable

Conçu dans le but d'apporter une contribution positive au développement de la vie canadienne, le Concours international d'architecture Calvert House pour "La Maison Canadienne de Demain" a attiré l'attention de 661 concurrents de 17 pays différents. Jamais un concours de ce genre n'a obtenu un tel succès!

Plan soumis par Geoffrey Hacker, Winnipeg, Man.
Gagnant du Prix Canadien Calvert House



CALVERT HOUSE

Whisky Canadien

"Pour Une Vie Plus Agréable"
CALVERT DISTILLERS, LIMITED,
Amherstburg, Ont.

Une brochure illustrant les plans de maisons peut être obtenue sur demande. Écrivez à Calvert Distillers, Limited, Amherstburg, Ont.

Foyer-fournaise à circulation d'air chaud



Puissante source de chaleur pour votre maison

Grâce à ce foyer-fournaise, vous ne grelotterez plus le soir — de plus, vous pourrez vous servir beaucoup plus longtemps de votre cottage d'été, aussi bien au printemps qu'à l'automne. C'est tout aussi approprié pour votre salle de jeu dans votre résidence de ville. Le foyer-fournaise Tweed est le meilleur générateur de chaleur du genre — 7 pieds cubes d'espace chauffant — plus que n'importe quelle autre marque. Conçu scientifiquement pour aspirer l'air froid et renvoyer des courants d'air chaud par toute la pièce; c'est mieux que de perdre la chaleur par la cheminée! Pour catalogue gratuit, écrivez-nous aujourd'hui.

TWEED STEEL WORKS LIMITED

Tweed

Ontario